

ROMAN

JUSQU'AU BOUT

CLÉLIE AVIT



Clélie Avit

Jusqu'au bout

© Clélie Avit, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-7085-0

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1.

L'air gronde. Il lui reste trop peu de temps. À l'ombre du figuier, Éline se hâte de remplir le dernier espace de sa feuille puis le stylo tombe de ses doigts. Elle peut à peine se relire, l'encre trop diluée, à l'image des fleurs fanées juste à côté.

Comme si la chaleur ne l'avait pas déjà fait, un souffle achève de sécher ses mots, figeant leur fantôme dans le papier. Le sable vole au-dessus sans y coller. Inutile, soupire-t-elle. Personne ne s'intéressera à un monde dont la moitié part en poussière sous l'effet des bombes.

Au pied du vase, un autre stylo tremble. Le dernier de la famille, le dernier à subsister. Éline l'avait gardé pour un jour comme celui-ci. Il sursaute à nouveau. Sa chaise s'ébranle de la même secousse.

— Il faut partir.

La voix de sa mère, aussi peu anxieuse que d'habitude. À peine quelques grammes de plus, comme le sucre tassé la veille dans l'espoir d'en faire rentrer davantage dans le sac. Désormais rempli de provisions pour une semaine, sa mère le soulève d'une main, mais Éline reste en place, observant une dernière fois la beauté qu'elle a tenté de capturer sur le papier.

— Et Ryad ? demande-t-elle.

— Je l'ai renvoyé chez lui.

— Pourquoi ? Il est notre garde du corps. Papa ne va pas être content.

— L'humeur de ton père est la dernière chose dont je me préoccupe à l'instant.

— Et Naëlla ?

— Renvoyée également. Tu veux aussi me le reprocher ?

Éline secoue la tête. Malgré son appellation, l'employée de maison ne leur est pas liée. Ryad, en revanche, était censé rester, les emmener là où elles seraient sauvées. C'est en tous cas ce que sa fonction aurait voulu.

Dépitée, Éline relève les yeux sur sa mère. Sauves... C'est bien la dernière des choses envisageables au Yémen.

— J'imagine qu'on ne prend pas la voiture.

— Non, je l'ai laissée à Ryad pour qu'il ramène plus vite Naëlla chez elle.

— Je ne les ai pas entendus partir.

— Il a fait la descente au point mort. Nous deux, nous partons à pieds pour éviter les mauvaises rencontres.

Sans commenter le fait qu'aucun n'ait fait ses adieux, Éline se lève. Dans ce pays, se faire des relations est devenu aussi impossible que de trouver de l'encre. Elle attrape donc le stylo, ses cheveux valsant au-dessus de ses épaules. En temps normal, elle les aurait attachés pour les cacher sous le foulard pendant dans l'entrée, mais ce n'est pas un jour normal.

— Je prends le vase.

L'annonce insolite ne surprend pas sa mère qui lorgne néanmoins le stylo. Éline le serre contre sa poitrine. Si elles l'atteignent, son père aura peut-être une feuille ou deux à lui donner, à l'ambassade.

Cet espoir est cependant vain. Les restrictions allant bon train, même le personnel n'a plus le droit de repartir avec ne serait-ce qu'un demi taille-crayon. Et si elles cherchent à tout prix à rallier le bâtiment diplomatique, c'est uniquement dans l'espoir d'être évacuées, pas de faire le plein de fournitures.

— Et tu comptes faire quoi des fleurs ? demande négligemment sa mère.

Éline laisse ses yeux errer sur les pétales déjà défraîchis, pertinemment au fait que son caprice est ridicule. Avec les trois litres d'eau prévus dans leurs sacs, aucune goutte n'ira abreuver les fleurs. Elle jette ensuite un regard par-delà la colline. Pour l'instant, l'alarme retentissante de Sanaa, située à quelques kilomètres, ne les atteint pas encore. Mais sa mère ne se trompe jamais, même lorsqu'il s'agit de guetter un nuage de poussière avec sa vieille paire de jumelles.

Sans réponse, Éline renverse le vase. Les fleurs échouent par terre, à l'ombre du seul arbre ornant la terrasse. La flaque d'eau qui leur servait de bain s'étend, misérable, jusqu'à être absorbée par la terre sèche. Éline observe les reliquats d'humidité accorder un sursis aux fleurs. Si seulement elle et sa mère pouvaient en avoir autant...

— Allez, on y va.

Oubliant les fleurs en un instant, Éline se tourne vers le salon. Le vase coincé sous le bras, elle poursuit son périple jusqu'aux sacs entreposés dans la cuisine, comptant bêtement le nombre de ses pas. Le temps de fourrer vase et stylo entre deux fruits et de vérifier que les trois poches à eau sont bien fermées, la réalité lui tombe enfin dessus.

C'est le jour où il faut fuir. Celui où les bombes explosent et où les armes tirent.

Elle relève les yeux, ni inquiète, ni rassurée. Ce pays lui a toujours été hostile. Il l'est juste un peu plus aujourd'hui.

— Vite ! lance sa mère.

Pas besoin de plus, ni en eau, ni en mots. Éline jette le sac sur son dos, le geste

ancré dans son passé de lycéenne désormais trop lointain. Il ne remonte pourtant qu'à deux ans. À cette époque, elle avait seize ans, quatre stylos et du papier à en revendre. Aujourd'hui, la sensation de n'avoir plus que quelques heures à vivre est la seule chose dont elle s'estime réellement propriétaire.

Tout en remuant ses épaules, elle songe à l'encre offerte par Gladys lors de leur dernière classe. Un cadeau orné d'un « tu m'écriras avec pendant que tu seras là-bas ». Un accord de confiance et de loyauté. Aujourd'hui, Gladys ne se souvient sûrement plus d'elle, les correspondances ayant cessé depuis longtemps. Ici, il n'y a que l'instant présent. Pas d'« avant » vers lequel retourner, pas d'« après » auquel rêver. Son père a signé un contrat pour cinq ans. Éline n'aura signé que deux lettres.

La seconde détonation l'atteint tandis que sa mère endosse son propre sac. Ses cheveux tirant sous le sien, Éline tente de les dégager mais même lorsque sa mère approche, la libération n'arrive pas. Seul le clap des accroches résonne et sa mère lui juche un second sac sur le ventre.

Ainsi parée, ses cheveux tirent encore plus. Éline tente de se pencher en avant, se rappelant d'attraper un chapeau ou une casquette avant de partir, peut-être même le maudit foulard qu'elle n'a jamais su mettre, mais seul son menton parvient à avancer. Irritée, elle pivote sur ses talons.

— Qu'est-ce que tu fais ? s'étonne sa mère, à la porte, son chapeau lacé dans son cou.

— Où sont les ciseaux ? demande Éline en remuant nerveusement le contenu d'un tiroir.

— Dans mon sac. Pourquoi ? s'inquiète sa mère, puis ses yeux s'adoucissent. Tu n'es pas obligée, Éline. Si tu crois sincèrement qu'ils vont prêter attention à ça alors que nous fuyons.

— Ils me gênent.

Éline repousse le tiroir d'un geste brusque pour passer à celui près de la porte d'entrée. Là, elle trouve un cutter et en sort immédiatement la lame.

— Donne, s'interpose sa mère. Je vais le faire.

Éline relève les yeux. Loin d'être la plus naïve de la famille, son père occupant fièrement cette place, sa mère est devenue un mystère depuis qu'ils se sont installés au Yémen. Recluse dans une des pièces de la maison, si directive alors qu'il n'y avait quasiment rien à faire, les jours où Éline la voyait le plus étaient ceux où les explosions retentissaient. En calculant bien, cette matinée semble détenir le record de côtoiement.

— Je me fiche de la hauteur, dit Éline. Fais juste en sorte que ça ne me gêne

pas.

Après quelques secondes pour s'organiser côte à côte, le bruit de la lame chuinte dans la cuisine. Éline récupère le cutter quand une troisième déflagration retentit. Malgré tous ses efforts, elle ne peut faire ralentir son cœur.

— On les enlèvera plus tard, dit sa mère en la poussant hors de la maison.

À peine remise de la brusque sortie, Éline réalise qu'elle n'a pas pris de couvre-chef. Elle fait aussitôt volte-face, son sac ventral butant dans celui de sa mère. Cette fois, celle-ci perd patience.

— Quoi encore ?

Éline porte la main à son crâne. Sa mère se détourne et attrape une casquette. Éline reconnaît celle de son père. C'est toujours mieux que le foulard. Elle l'enfonce sur sa tête.

— Ça te va plutôt bien, lance sa mère en la doublant.

Éline reste bouche bée puis se hâte dans sa trace, laissant toutefois un bon mètre entre elles deux. La collision, qu'elle soit des corps ou des mots, ne l'emballa pas, même s'il y a peu de risques pour que cela arrive jusqu'à destination. La colline sera bientôt franchie avec, derrière, un aperçu sur Sanaa, ses bâtiments modernes et ses antiquités remarquables. Sur le côté, émergera le rectangle ocre où les diplomates se mélangent. L'ambassade où se trouve son père. Là où aurait aussi pu se trouver sa mère si elle n'avait pas refusé la même proposition.

Éline la revoit encore dans ses bureaux, en Europe. Ici, ils auraient été moins grands, mais elle n'aurait pas été forcée de se cacher derrière un mensonge. Soutenir la scolarité de sa fille... Éline est certaine de ne pas avoir résolu plus de dix équations en vingt mois. En revanche, sa mère n'a pas tari en matière de vocabulaire local. Éline connaît quasiment la moitié du dictionnaire arabe dont les particularités yéménites.

Le son de tirs en salve les gagne. Éline accélère, ignorant ce qui résonne sur leur droite, dans le village. Son cœur va de concert, ses lèvres remuant sans bruit, se répétant inlassablement que la ville est droit-devant, et la sécurité avec.

D'un haussement d'épaules, elle réajuste ses huit kilos de chargement. Sous la casquette trop grande, la sueur la démange, ses cheveux tronqués encore coincés finissant de l'irriter. À une époque, elle s'était dit qu'elle finirait par quitter cet endroit sordide à la luminosité foudroyante, mais mise devant le fait accompli de ses dix-huit ans et de la liberté que lui promettait sa majorité, elle avait reculé. Elle ne pouvait pas abandonner sa mère. Elle ne l'abandonnera pas mieux aujourd'hui.

Alors que les tirs se poursuivent, lointains, toutes deux gravissent la colline. Le cou trempé, Éline émerge au sommet la deuxième. Une fois le centre de Sanaa repéré, elles entament la descente. D'ici, pas besoin de jumelles, pourtant celles-ci sont serrées dans un des filets du sac de sa mère.

— Tu as pris les jumelles ? s'étonne-t-elle.

— C'était un cadeau de mariage.

— Qui offre ça en cadeau de mariage ?

— Qui offre de l'encre en cadeau de départ ?

— Des amis, rétorque Éline.

— Eh bien voilà, ce sont des amis qui m'ont offert ces jumelles.

— Je les connais ?

— Pas ceux-là.

Éline ne cherche pas plus amples détails. La réponse vaut mieux, de toute façon. Citer des noms, c'est retourner dans un passé auquel elle n'a plus droit et s'imaginer un futur aussi hypothétique qu'inexistant. Le lycée est fini, les rêves sont finis. Rêver, c'est penser à l'avenir et prendre le risque de réaliser l'horreur. C'est reconnaître la catastrophe, trembler de tout son être et de toute sa vie. Éline s'y refuse. La peur, elle l'a connue, même si loin d'égaliser celle d'aujourd'hui. Et elle la vit encore trop mal pour savoir quoi en faire.

Alors, les yeux rivés sur leur objectif avec, sans doute, la plus belle vue de Sanaa pour quelques heures encore, elles continuent à avancer, quand un énorme nuage de poussière apparaît au loin.

— Les enfoirés ! lance sa mère en s'arrêtant.

— À une époque, tu te serais retenue, commente Éline en l'évitant.

— Tu n'as plus dix ans.

— J'en avais seize que tu le faisais encore.

— Je préférerais te transmettre un meilleur vocabulaire.

— Et un mois plus tard, tu l'enrichissais avec la langue du pays, insultes incluses.

— Pour que tu saches de quoi on pouvait te traiter, si jamais.

— Personne ne m'a jamais vraiment traitée, si ça peut te rassurer.

— Peut-être. Mais s'il y a un truc qui ne me rassure pas, c'est ça. Passe-moi les jumelles.

De biais, Éline déloge les lunettes et les lui tend. Quelques secondes après, le grognement de sa mère la fait rouler sur les graviers.

— Ils arrivent. Par là, regarde, ajoute sa mère en désignant une zone à l'ouest de la ville.

Éline se penche un peu, cherchant les « ils » les faisant tant trembler. Tout ce qu'elle aperçoit n'est qu'un mince filet de points dont elle n'est même pas certaine qu'ils bougent.

— Je ne vois rien mais peu importe. C'est plutôt bon signe s'ils entrent en ville, non ?

— Je suis un peu à court de *bons* signes, Éline.

— S'ils prennent le soin d'entrer dans Sanaa, c'est que les explosions vont s'arrêter. Ils ne vont quand même pas tous s'envoyer en l'air ! Du coup, qu'est-ce qu'on fait ? On... rentre ?

Le mot lui écorche la bouche. Jamais leur maison au Yémen n'a représenté un foyer. À ses yeux, « rentrer » impliquerait de prendre deux avions et de changer de continent, une perspective loin de pouvoir se réaliser.

— Non.

Le ton de sa mère est catégorique : revenir en arrière ne sera pas plus envisageable que de se livrer à l'avenir. Pour elle, il n'y a qu'une seule chose à faire : marcher. Marcher et encore marcher. Tant qu'elles marchent, elles sont vivantes. Éline grimace. Si elle ne détestait pas encore son présent, c'est désormais chose faite.

— Je les garde autour du cou, dit sa mère en montrant les jumelles.

Et elle reprend sa marche, silencieuse, ne changeant rien à la personne neutre et ferme qu'elle a toujours été.

Éline, elle, remplit l'air de bruit, roulant sur les cailloux épars. Si un chemin existe, elles ne l'empruntent pas. Rester à l'écart de toute vie est devenu un mot d'ordre. Se fondre dans le paysage, ignorer les chevilles qui râlent et la peau des pieds qui frotte. Les ampoules se forment déjà. Mais qu'importe, il faut descendre.

Sa mère s'arrête à nouveau. Éline bute dans son dos, les sacs se percutant tels deux sumotoris. Déséquilibrées, elles tombent ensemble, glissant sur un bon mètre avant de s'immobiliser. Éline ne voit plus que les pieds de sa mère.

— Tout va bien ? lance celle-ci, la voix râpeuse.

Éline grogne un vague oui, consciente que les sacs les ont protégées malgré tout. Ses membres semblent intacts, sa tête toujours recouverte de la casquette de son père. Cependant, elle ne bouge pas. Cet instant sera peut-être le dernier arrêt de la journée. Alors elle lève ses yeux sur le ciel.

Du bleu. Celui qu'elle pourrait voir n'importe où. Peut-être la seule chose qu'elle a envie de voir, finalement.

Les pupilles contractées, elle se laisse emporter par cet univers à une

dimension. Autour d'elle, à cet instant, il n'y a plus que du bleu. Son sang et son corps, sont bleus. La plus infime de ses pensées aussi. Elle imagine sa mère faite de ce même bleu, amalgamée dans cette couleur qu'elles respirent ensemble. Puis un gris sauvage vient ternir le monochrome dont l'indigo s'écrase sous la poussière située des dizaines de mètres au-dessus de leurs têtes. Transportées par un vent d'altitude, les particules ont voyagé depuis la ville. Éline aurait bien voulu ce même vent pour l'aider à se relever mais, au final, elle n'aura que ses cuisses.

— Fais chier, jure à nouveau sa mère.

— Quoi ? Ils font demi-tour ? demande Éline en s'époussetant les mains.

— Non. Les jumelles sont fendues.

— Et eux, ils trafiquent quoi ?

— Ils continuent d'avancer.

— T'as une idée de ce qu'ils comptent faire ?

— À part prendre Sanaa, pas vraiment.

— Il nous faut combien de temps, encore ?

— Une heure. À tous les coups, ils vont arriver en même temps que nous.

— Ils sont si loin ?

— Non, mais ils ne seront pas seuls sur le chemin.

Éline observe sa mère, les yeux vissés sur ses jumelles. Si, un jour, quelqu'un la lui avait décrite dans ses circonstances, elle ne l'aurait pas cru. Pour elle, sa mère était un tas de diplômes. Aujourd'hui, c'est juste un tas de questions.

— Comment tu peux savoir ça ?

— Comment peux-tu parler leur langue ? riposte sa mère.

— C'est toi qui m'a appris. Et où est le rapport ?

— Tu crois que je faisais quoi pendant que tu révisais ?

— T'as pris des leçons tactiques ?

— Non, mais ton père a emmené sa collection de jeux de guerre avec lui.

Un peu perdue, Éline parcourt mentalement les pièces de la maison. Elle se souvient bien d'une table surchargée de petits carrés de carton, tous savamment agencés sur une carte de jeu, mais jamais elle n'aurait pensé que sa mère se prêterait aux wargames. Les petits soldats de plastique, les dés de différentes couleurs et surtout, les interminables descriptifs de batailles historiques l'avaient toujours ennuyée.

— Remettons-nous en route.

Cette fois, la consigne vient d'Éline. Sa mère l'observe un instant, ses lèvres se rehaussant légèrement, puis elle attrape sa main.